

## Fauvette – Bernard David-Cavaz

Ce matin devant mon journal le phénomène s'est produit sans que j'y prête une attention particulière. J'étais plongé dans mon exercice quotidien de résolution virtuelle de la grille de mots fléchés, gymnastique mentale qui consiste à visualiser, sans crayon, les mots du jeu et leurs combinaisons jusqu'à ce que la totalité des définitions m'apparaisse avec certitude. J'avais résolu dans ma tête un bon quart nord-ouest de la grille quand je me surpris à fermer brutalement le quotidien, sans raison, comme si une force occulte m'y avait poussé contre mon gré. Je restai un instant interdit, légèrement contrarié, jusqu'à ce que les infos à la radio et les autres rituels de la vie ordinaire ne m'arrachent à ma perplexité, m'entraînant dans la rassurante routine de leur scénario répétitif : douche, café, brossage de dents, caleçon, jean, T-shirt, baskets, et petite touche d'eau de toilette pour parachever l'ensemble. L'incident était oublié, j'étais redevenu opérationnel, prêt à apporter ma contribution quotidienne à l'organisation de la fourmilière qui déjà palpitait derrière ma porte.

Je suis employé à plein temps dans une grande entreprise qui a longtemps revendiqué un statut d'agitateur culturel, ce qui tempère légèrement le sentiment d'avoir trahi les convictions à tendance libertaire qui avaient nourri mes ambitions adolescentes. Il est vrai que la douceur de la sensation de sécurité s'accommode mal de la violence des combats idéologiques... Alors, pour donner une chance au temps qui passe en-dehors de mes trente-cinq heures de travail, j'essaie de me surprendre, je tente des expériences aussi inutiles qu'aléatoires, je fais des mots fléchés sans crayon, je traverse à côté des clous, je lis beaucoup, j'écris un peu, traquant aussi souvent que possible l'indomptable rebelle qui sommeille en moi. C'est ainsi qu'un beau jour, par défi plus que par envie, j'ai décidé de passer du statut de mélomane à celui de musicien : je me suis inscrit à la chorale universitaire où j'ai appris le chant.

Aujourd'hui, nous travaillons un arrangement de « La belle meunière » de Franz Schubert. Près du piano, derrière les solistes, nous sommes un petit groupe à jouer les utilités en figurant vocalement, en longues séries de doubles-croches, le murmure ou les colères du ruisseau près duquel le jeune meunier se pâme d'amour pour la perfide meunière. Nos voix se combinent avec les arpèges du piano et quand le tempo est bien ajusté, nous éprouvons collectivement la délicieuse sensation de couler réellement près du moulin, de l'entraîner, de l'éclabousser. Fauvette est devant moi, comme toujours, et sa voix cristalline monte comme un courant d'air frais que je respire sans retenue. Sa chevelure brune rassemblée en un chignon désordonné découvre un cou d'une grâce infinie. Nos têtes scandent la mesure à l'unisson. Ma main se pose sur cette épaule à la peau claire et tendre comme une pousse printanière. Nous continuons à chanter. Ma main caresse le cou gracile, effleurant son duvet aérien, puis s'insinue doucement dans le petit val qui sépare ses épaules. Je me rapproche insensiblement de ce petit corps palpitant. Je caresse une hanche à travers la robe de coton léger. Et ma main s'attarde sur la commissure des fesses, effleurant

la pointe du coccyx, comme un observateur posté sur la crête d'une falaise, fasciné par le spectacle des vagues au-dessous, dévoré par l'envie d'y plonger. Fauvette n'a pas bougé : prisonnière du chœur, elle chante. Très juste, mais tout droit, sans l'émotion. Je sens toute sa détresse dans cette absence de joie et ma main se retire.

Le jeune meunier implore : « dis-moi, petit ruisseau, m'aime-t-elle ? » Mais le ruisseau se tait, mettant un terme au sixième lied, et à notre travail du jour.

Moins d'un soupir plus tard, Fauvette me jette un regard furtif d'oiseau traqué et s'éloigne prestement, sans dire un mot. Je reste planté à ma place, immobile, catastrophé. Je ne comprends rien à ce qui vient de se passer. Je n'ai pas voulu faire cela. Je repense à mon journal du matin, brutalement refermé, sans raison, comme si certains de mes actes échappaient à mon contrôle. Il faut que je lui explique. Je m'élançai : « Fauvette ! Attends ! Ce n'est pas ce que tu crois ! » Mais Fauvette est partie.

Les quelques pas que j'ai faits dans sa direction m'ont conduit près du piano sur lequel je m'appuie, accablé. Si je m'écoutais, je me giflerais. Mais je n'en fais rien. Ma main glisse sur le clavier et mes doigts commencent à articuler doucement les premières notes d'une cantate de Bach. Et le cauchemar continue : moi qui n'ai jamais été capable de jouer les trois premières notes de « La lettre à Élise », voilà que je me mets à enchaîner une pluie de variations harmoniques d'une beauté, d'une complexité et avec une virtuosité qui me sidèrent autant que la demi-douzaine de choristes attardés qui s'approchent sans bruit du piano. Lorsque je conclus ma prestation par une succession d'accords majeurs bondissant avec une extrême précision d'une extrémité à l'autre du clavier, Charles, le pianiste de la chorale, m'interroge du regard et lâche, presque sans articuler : « Ben dis donc, tu nous avais caché ça... » Après un long silence, je m'entends balbutier un pitoyable : « C'est pas moi, c'est ma main... »

Pierre est surexcité aujourd'hui : « Et alors je lui dit : c'est ma première cerise de l'année, il faut que je fasse un vœu ! Ah ben oui qu'elle me répond. Et moi du tac au tac : Bon j'espère avoir un contrôle fiscal ! Arrête ! qu'elle me dit, les vœux il faut pas les dire sinon ils ne se réalisent pas ! Je sais bien que je lui dis, pourquoi tu crois que je le dis ? Hé ! Ho ! Un contrôle fiscal ! Eh ben crois-moi si tu veux, mais elle a rien compris, elle a même pas rigolé... Toi non plus d'ailleurs, apparemment. C'est tragique de voir à quel point les gens manquent d'humour. Si tu savais comme je me sens seul, parfois, à rigoler tristement dans mon coin... Non, je plaisante... »

Mon vieux copain Pierre est un maniaque du comique. Il ne se passe pas une seconde sans qu'il se creuse la cervelle pour transformer la réalité en farce. Une fois, il s'est même fait une tendinite à la mâchoire en s'entraînant à faire des « grimaces extrêmes » devant son miroir. Son médecin n'avait jamais vu ça. Alors pourquoi choisir ce boute-en-train obsessionnel pour parler de mes problèmes ? Peut-être par ce qu'il est toujours en lévitation, déconnecté de la réalité... Peut-être aussi parce que c'est mon ami.

« Pierre, il n'y a qu'un allumé comme toi qui puisse entendre ce que j'ai à dire. Voilà : ma main que tu vois là ne m'obéit plus. Elle reste accrochée à mon bras mais c'est comme si elle avait pris son indépendance. Ce matin j'ai trouvé une demi-douzaine de

moustiques écrasés dans ma paume. Je me souviens vaguement m'être flanqué une baffe en plein sommeil mais c'est tout. Elle est restée à l'affût pendant que je dormais et elle les a chassés toute seule, j'en suis convaincu ! Elle fait ce qu'elle veut je te dis ! Même pendant mon sommeil ! Et non seulement elle sait tout faire mais en plus elle a un talent fou ! Elle joue du piano plus vite et mieux qu'Oscar Peterson, tu le crois, ça ? » Pierre m'observe avec des yeux brillants et une sorte de jubilation rentrée : « Je sais pas ce qu'elle te joue au piano, mais je crois surtout qu'elle doit te faire fumer des trucs de première qualité »... Mais son air goguenard ne suffit pas à me désarçonner : « Je m'attendais bien à ce que tu n'avales pas tout ça du premier coup... Tu as un crayon, un stylo, quelque chose pour écrire ? » Intrigué, il me tend une sorte de feutre-pinceau assez peu adapté à l'écriture : « C'est pour faire des moustaches aux tops-models chez le dentiste », s'excuse-t-il. Je repousse les couverts posés sur la nappe en papier du restaurant où nous sommes attablés, j'ôte le capuchon du pinceau et j'attends. Et ma main se met au travail. Elle entreprend le portrait de mon vis-à-vis à l'envers, c'est-à-dire face à lui avec la vitesse et la précision d'un calligraphe japonais. Chaque trait, unique et sûr, a la grâce des esquisses de Cocteau et une justesse dans les proportions quasi photographique. Le regard n'est figuré que par un jeu de tâches libérant de petites lumières mais l'expression d'étonnement est rendue avec une stupéfiante véracité, comme si le modèle voyait se construire son reflet dans un miroir. J'enfonce le clou : « Et ne me dis pas : « tu nous avais caché ça... Tu sais très bien que j'ai toujours été incapable de dessiner ne serait-ce qu'un œuf... » Pierre ne me dit pas cela. Il ne dit rien. Il passe successivement en revue du regard son portrait, mon visage, et cette main qui vient de lui faire une incroyable démonstration de virtuosité. Puis il me sourit : « Il faut que tu lui apprennes à faire des trucs »... Cher Pierre... Il a déjà admis le phénomène, et sans se poser de questions, il veut m'aider à vivre avec. « Si tu lui apprends à imiter des signatures par exemple, tu imagine tout ce que... » Je l'interrompt : « Pierre, je n'attends pas de toi que tu m'aides à devenir un génial escroc, un grand mystificateur ou même un formidable plaisantin »... Son regard s'assombrit un peu. « Dommage »... murmure-t-il. « D'ailleurs je t'ai dit qu'elle ne m'obéit pas, elle fait des choses contre mon gré et elle va même jusqu'à me mettre dans des situations très embarrassantes »... Pierre laisse un des ses sourcils frétiller de curiosité. « embarrassantes » ? Je lui narre tant bien que mal le fâcheux épisode de la chorale, et plus je m'enfonce dans les affres de la culpabilité, plus je sens une sorte de jubilation juvénile s'insinuer dans le regard de mon vis-à-vis.

« Tu trouves ça drôle ? » Il reprend un air sérieux : « drôle, non, instructif sûrement... Depuis le temps que tu me rebats les oreilles avec ta « petite Fauvette, tellement craquante, tellement délicate », il ne s'est toujours rien passé entre vous si je ne m'abuse... Alors voilà : ta main a du avoir une sorte d'impatience, de démangeaison, un réflexe, un faux mouvement, et le coup est parti tout seul... c'est un accident en quelque sorte... Rien de prémédité, juste un accident... Assume, mon vieux, c'est ce que tu as de mieux à faire, excuse-toi, raconte-lui, explique-lui, tire-lui le portrait au besoin... il n'y a aucune raison pour qu'elle ne te croies pas, je t'ai bien cru, moi »...

En m'approchant du petit théâtre qui accueille les répétitions de la chorale, je suis tétanisé par l'appréhension, presque certain que Fauvette ne sera pas là. Et même si elle est là, qui sait comment je vais me comporter, moi ? J'ai bien envisagé d'immobiliser ma main en l'attachant au fond de ma poche pour l'empêcher de nuire, mais j'y ai renoncé en pensant aux conseils de l'ami Pierre. Il a forcément raison : si extravagante que soit la réalité, c'est bien elle, et elle seulement qu'il faut assumer. Je dois parler à Fauvette. Si elle me croit, elle me pardonnera.

En poussant la porte de la salle de répétition, je suis accueilli par les regards intrigués et admiratifs de ceux qui ont assisté la veille à ma brillante prestation au clavier. Charles le pianiste, Louis le chef, les deux solistes, les choristes, tout le monde est là, en ordre dispersé. Presque tout le monde. Fauvette n'est pas là. Une boule douloureuse croît dans ma poitrine et je dois respirer très fort pour la dissiper un peu. J'ai honte. Je lui ai fait du mal. Elle n'est pas venue parce qu'elle a peur de moi. Peut-être ne viendra-t-elle plus jamais, par ma faute...

« Ça va Dom Juan ? » La petite voix cristalline mais assurée vient de derrière moi. Une volte-face instinctive me met nez à nez avec une Fauvette déterminée, droite dans ses jolies sandales, mains sur les hanches, regard noir vrillé dans le mien. Ma boule d'angoisse vient instantanément d'être remplacée par une autre, plus brutale et plus aiguë. Je balbutie : « Fauvette... Ça tombe bien, justement je voulais »... Elle m'interrompt sans me quitter du regard : « Tu voulais... Bien sûr que tu voulais... C'est le truc de tous les velléitaires de vouloir. Tu sais, ça fait des mois que je te regarde me tourner autour avec tes regards fuyants, sans oser me servir autre chose que des platitudes à la con, comme si je te faisais peur avec mes quarante-cinq kilos... Alors rassure-toi, il y a bien longtemps que je t'ai calculé : le genre de mec qui marche à côté de sa vie, qui subit les événements comme une pauvre barcasse dans un torrent, qui se laisse secouer sans broncher en se satisfaisant de la sensation d'avancer avec le courant... C'est pathétique et tellement puéril que ça pourrait en être attendrissant... Seulement voilà : quand tu t'enhardis à tenter de te surpasser, c'est la main au panier direct, comme la dernière des brutes épaisses. C'est vraiment affligeant ».

Ce n'est plus une boule qui me travaille, et elle ne se limite plus à ma poitrine : mon corps tout entier est un bloc de douleur. Fauvette arrache soudain le feutre-pinceau que l'ami Pierre m'a donné et qui dépasse de la poche de ma chemise. Puis elle ouvre son livret de chant et se met à écrire nerveusement sur la page de garde. Elle me tend le résultat. Je lis : *N'écoute pas ce que je dis, ce n'est pas moi qui parle, c'est ma bouche qui dit n'importe quoi sans que je puisse la contrôler. Ça peut paraître invraisemblable mais il faut que tu me croies...*

Je la regarde, abasourdi, ses yeux d'abord, puis ses lèvres, qui reprennent : « « Il ne faut pas croire ce que dit ce torchon, il faut »... Mais ma main a bondi hors de ma poche et vient de poser délicatement deux doigts sur la jolie bouche malveillante, juste un instant, le temps de laisser mes lèvres s'installer à leur place.